

Le fracas des histoires

De l'hiver 2009 à l'hiver 2011, à l'invitation de Pronomade(s) et dans le cadre de leurs projets de «paysage», Phéraille, alias Philippe Chabry, et quelques-uns de ses habituels complices du Phun conçoivent et organisent dans les Frontignes la transhumance des Pheillus, anges de feuilles, selon Phéraille, venus d'en bas des champs avec leur cœur plein de sève et se dirigeant, semble-t-il, vers le plus haut de la montagne. Chemin faisant, les Pheillus se sont attardés à Lourde en Frontignes. Et puis un jour, ils ont disparu sans autre raison que la leur, d'eux seuls connue. De toutes les aventures artistiques initiées par Pronomade(s), celle des Pheillus est l'une des plus mémorables. Entrée vivante dans l'histoire par la porte étroite de la légende (à moins que ce ne soit l'inverse, ce qui ne changerait strictement rien à la vérité historique), il semble qu'elle n'en soit pas ressortie, ni n'en ressortira jamais, comme les éléphants pyrénéens de Hannibal le Carthaginois, mais en infiniment plus pacifique, ou, plus près de nous, les Géants du Royal de Luxe, mais en beaucoup plus écologique. On en conclut qu'il n'y a nul besoin, pour accéder au statut enviable de mythologie, de semer la mort ni de déplacer les humains par dizaines de milliers d'un bout à l'autre de métropoles infinies. La saga des Pheillus prouve qu'il existe une autre voie, en mode mineur, plus secrète, plus souterraine. Les événements, du moins ceux que l'on connaît, se sont passés principalement à Lourde en Frontignes que rien ne prédisposait à être le théâtre de l'une des plus étonnantes migrations survenues dans le Haut Comminges, ce village ne comptant ni un parc de HLM suffisant, ni les équipements sanitaires, culturels et sociaux d'envergure, ni les casernes de rigueur, ni les hôpitaux nécessaires, ni les campus

universitaires de prestige, ni les médiathèques, ni les usines, tribunaux et autres centres commerciaux susceptibles d'attirer des populations venues de lisières hypothétiques et de satisfaire leurs besoins légitimes. Il y fallait autre chose. Il a fallu autre chose en tout cas pour que les Pheuillus posent un instant leurs songeries et le reste de leurs bagages ici plutôt qu'ailleurs. Pour mémoire, Lourde, dont les habitants s'appellent les Lourdais et les Lourdaises, est un village paisible d'une centaine d'habitants situé sur les contreforts des Pyrénées à 598 mètres d'altitude. Enfin, et bien que cette curiosité n'explique en rien les tenants et les aboutissants de la migration des Pheuillus, ni de leur installation provisoire sur ce territoire, on note l'existence à Lourde en Frontignes d'une grotte occupée par une vierge comparable pour partie à celle de Lourdes avec un «s». Avant Lourde, Phérraille et le Phun avaient déplacé des Pheuillus à Saint Martory, en 2007, lors de "Des rives, la nuit" d'OPUS, au Festival de l'Oh à Champigny sur Marne et à Pau, dans le cadre d'une opération dite «dans les quartiers».

Concernant le phénomène que fut cette transhumance à Lourde, car cela fut indiscutablement un phénomène, il ressort de la plupart des témoignages qu'il est apparu comme une poussée de bourgeons printanière que rien n'avait annoncée puisqu'on était en hiver, qu'il s'est épanoui comme une lente floraison avant de s'effacer du paysage sans vacarme ni violence d'aucune sorte, sans rien déchirer de ce qu'il avait provoqué chez les habitants de ce village. Il ressort également qu'après avoir disparu, il a durablement laissé derrière lui un monde un peu moins vide, un peu moins seul (encore que ces choses-là fussent difficilement quantifiables), ce qui est la marque des grandes et belles histoires que se racontent les humains (les uns aux autres ou pour eux-mêmes) lorsqu'ils ne se font pas la guerre.

Justement... En octobre 2014, près de trois ans après que les Pheuillus ont quitté Lourde en Frontignes, alors qu'il ne reste d'eux que le bruissement du langage, le tourbillon de la mémoire ou la belle indécision des souvenirs, on est allé voir dans sa maison de pierre Sophie Coubès, ancienne ingénieure en aménagement du territoire, puis en informatique, ex toulousaine installée depuis quelques années avec sa famille dans ce village, et s'essayant à la fabrication et au commerce de la bière artisanale. Sophie Coubès a deux filles. Son mari travaille à Toulouse. Elle peint. Elle jardine. Elle randonne. Elle dit sans animosité que l'art et la culture – parfois, elle emploie l'un pour l'autre, parfois, elle les distingue plus nettement – lui sont plus faciles s'ils viennent à elle et que la rencontre et l'échange direct avec les artistes, chaque fois qu'ils ont été possibles, se sont révélés très importants, que ce soit pour elle ou pour ses enfants dans le cadre scolaire par exemple.

À ses yeux, il faut qu'il y ait une rencontre d'une manière ou d'une autre. Soucieuse de l'environnement, curieuse d'initiatives innovantes, Sophie Coubès aurait aimé devenir maire de son village. Peut-être un jour prochain le sera-t-elle. Au milieu d'un après-midi d'automne presque torride, dans l'ombre de sa maison-grotte éclairée « sotto voce », assise au bout de la table de sa cuisine, à la fois émue et détachée, peut-être un peu triste, Sophie Coubès raconte « ses » Pheillus. Elle semble se parler à elle-même. Notre présence à ses côtés n'est pas ce qui compte.

« Un jour, au milieu d'un champ, j'étais en promenade avec mes filles, je vois des personnages, on aurait dit des morts vivants, les jours suivants, on en a vus d'autres, personne ne savait dire de quoi il s'agissait, il y en avait qui sortaient des champs les bras tendus comme s'ils sortaient d'une tombe. Même si je suis de culture scientifique, je sentais bien qu'il y avait quelqu'un derrière tout ça, une intention, je fais de la peinture depuis quelques années, j'avais l'impression d'être dans un musée vivant au milieu d'une peinture et cette peinture évoluait chaque jour, mes filles avaient 5 et 7 ans. Les Pheillus, puisque c'était leur nom, se déplaçaient à notre insu, toujours très rapidement, on ne les voyait pas bouger, on les découvrait dans de nouveaux endroits, ou on en voyait de nouveaux, il y en a même eu un dans la cour de l'école maternelle, il faisait de la balançoire sous le préau, à la longue c'est devenu un jeu de les trouver, cela a duré quand même deux ans...

(Sophie Coubès dessine alors sur la table avec l'index et le plat de la main la carte de la migration)

Il y avait des réfractaires dans le village, des gens qui étaient contre la présence des Pheillus, il y a toujours des gens comme ça, on n'y peut rien, je les soupçonne d'avoir trouvé ça très bien, mais ils ne voulaient pas l'admettre devant les autres habitants, d'autant que très vite, sont venus des visiteurs de l'extérieur du village, ils nous questionnaient, on a vécu au milieu d'une œuvre artistique pendant deux ans, une œuvre vivante qui bougeait tout le temps, il y a là-dedans quelque chose de beau qui pose question, vous sentez des choses, des émotions qui vous sortent de votre vie de tous les jours, qui vous emmènent on ne sait trop dans quel autre univers, avoir l'idée de ça, le mettre en place, c'est comme dans un Soulages. J'ai toujours comparé les Pheillus à un tableau de Soulages, tu vois des couleurs à travers le noir, et on t'apporte ça sur un plateau, c'est unique, ça tire les gens vers le haut... »

Sophie Coubès conclut l'entretien par une sorte d'aphorisme,
« Il y a eu l'œuvre, il y a eu son cheminement et puis il y a ses conséquences. »

Alors pourquoi, comment ces choses arrivent-elles à la conscience? Pourquoi des liens en viennent-ils à se dessiner, d'abord laborieusement, avant d'imposer leur tranquille évidence? Il y a quelques années, dans une toute autre vie, on avait rencontré un paysan céréalier à Fiac (Tarn), Joël Pradelles. Fiac est ce village du Tarn qui organise une fois l'an, généralement en août, une fête de l'art contemporain, dite la FIAC de Fiac. Cet homme donc, tracassé par la question du beau depuis l'âge de quatorze ans, avait eu, quelques années plus tôt, une illumination – il n'y a pas d'autre mot pour qualifier ce qu'il racontait. Lorsqu'on l'avait rencontré, il n'en était toujours pas revenu, il était toujours aussi étonné par ce qui lui était arrivé. Un jour qu'il labourait l'un de ses champs, il avait soudainement – jamais auparavant il n'y avait songé, cela lui était littéralement tombé dessus – réalisé que les sillons que dessinait son tracteur ressemblaient aux amples coups de brosse en forme de stries de Soulages (encore lui!) sur ses toiles. Avec cette expérience intime, deux univers en apparence dissociés dans l'existence de Joël Pradelles, son désir du beau et le travail des champs, s'étaient rejoints, sinon confondus. Cette perception radicalement nouvelle lui semblait tellement étrange qu'il n'osait pas la partager autour de lui, comme si le faire risquait de fragiliser ses liens avec ses familiers. Et dans le même temps, il datait de cet événement son appétit de connaissances en art contemporain, son intérêt pour des musées ou lieux culturels dans lesquels il ne serait jamais entré auparavant et ses commencements de collectionneur amateur. Ainsi disait-il avoir compris pour toujours non pas l'art contemporain en tant que tel, mais la réalité presque matérielle de sa familiarité à lui, en tant que sujet singulier, avec l'art contemporain. Joël Pradelles venait en quelque sorte de rompre avec le fameux «ce n'est pas pour moi» récurrent dans la bouche de beaucoup de gens dès lors qu'ils décrivent leur rapport compliqué à la création contemporaine. Joël Pradelles assumait en même temps sa propre singularité poétique – il n'y a pas que les artistes qui aient cette forme de densité intérieure – dans un environnement social où elle pouvait être mal comprise ou pas comprise du tout.

On a quitté la maison-grotte de Sophie Coubès. Dehors, il n'y avait que le souffle du vent dans les arbres. La vallée en contrebas, au-delà, Luchon. Le soleil tapait dru contre les murs de pierre. On a croisé une habitante. Elle nous a regardés, dubitative.

On lui a dit :

« On est venu parler des Pheuillus avec l'une de vos voisines, ça vous rappelle quelque chose ? »

Elle a répondu nerveusement,

« Non ! »

À l'entendre répondre, « non », on a compris que c'était, « oui ! ». Ce n'était pas le bon moment pour elle.

Quelques mois plus tôt, on avait rencontré Phéaille, père des Pheillus, ou du moins, notoirement de cette accointance-là, inventeur des "Gûmes" et autres "Cents dessous", ordonnateur de la "Vengeance des semis", conducteur du "Train phantôme", on en passe... Phéaille avait donné rendez-vous au Vélo Sentimental, à Toulouse, en face de la gare Matabiau. On s'y est attardé et puis, du Vélo Sentimental, on est allé à Tournefeuille, à l'Usine, là où logent ordinairement les Pheillus, lorsqu'ils ne sont pas au-dehors, occupés à vaquer à leurs affaires de créatures végétales parmi les humains.

Disposés sur de larges rayonnages ou par terre, séparés les uns des autres ou agglutinés en paquets, ils sont plusieurs dizaines prêts à l'emploi. Aucun d'eux ne semble être le chef ni en avoir le désir. Mains ou bras levés, en mouvement ou à l'arrêt, debout, assis, couchés, recroquevillés sur eux-mêmes, certains songeurs ou mélancoliques, d'autres contemplatifs, d'autres visiblement impatients d'une prochaine expédition, il y a ceux qui jouent les stars, ceux qui protègent soigneusement leur anonymat, ceux qui s'en foutent, indifféremment jeunes, adultes, vieux, semblables à des nourrissons, à des enfants, des hommes, des femmes, des femmes enceintes, semblables à des animaux aussi, animaux domestiques seulement, tels que chiens ou chats. Certains d'entre eux viennent d'être terminés : un Pheillu se fabrique à mains nues. D'autres viennent d'être réparés. Ailleurs, il y a des blessés, des rescapés, des presque retraités. Eux aussi sont en attente de restauration. Il y a ceux enfin qui sont au bout du rouleau, ceux qui ont renoncé, ceux qui en ont terminé avec la fable, ceux qui sont sur le point de quitter la scène... Il faut environ deux jours pour fabriquer un Pheillu et un Pheillu a une espérance de vie de deux années, et encore, nuance Phéaille,

« Un Pheillu fatigue vite. »

Les Pheillus sont des personnages en feuilles mortes, feuilles de platanes et fougères tassées à l'intérieur d'un mannequin en grillage fait de mailles assez souples.

« Naturellement anthropomorphes, dit Phéaille, avec l'assurance délicieusement approximative d'un anthropologue,

les Pheillus adoptent avec facilité les attitudes autant que les habitudes des humains. »

Sans qu'on sache comment ils en sont arrivés là, ils recherchent leur proximité, sinon la rencontre avec eux. Cela peut expliquer en partie leurs migrations autant que ces longues haltes qu'ils ont coutume de faire dans

les villages ou dans les villes depuis quelques années. Cela explique aussi la tendresse très particulière qu'ils inspirent aux humains dès qu'ils apparaissent quelque part, mais cela explique inversement – bien que la chose se soit présentée rarement – les outrages qu'ils ont à subir quelquefois de la part de ces mêmes humains. Ainsi Phéraitte rappelle-t-il qu'à Niort, une femme Pheuille et ses deux enfants ont été massacrés sans explication ou qu'à Lourde même, un Pheuille a été brûlé vif une nuit de Saint Sylvestre. Et pourtant...

« Les Pheuillus ne font pas d'histoires. Ils s'adaptent. Ils ont juste besoin que les gens les adoptent, d'entrer dans leur familiarité. Ils aiment que l'on parle d'eux, non pas par orgueil ou vanité, mais parce que c'est dans leur nature de se mélanger au quotidien des gens. C'est ce qui les fait vivre... Vous ne surprendrez pas pour autant un Pheuille dans votre maison, installé devant votre ordinateur ou dormant dans votre lit avec votre compagnon ou votre compagne. Ce n'est pas ce qu'ils veulent. »

Et Phéraitte de poursuivre en arborant fièrement la mine de celui auquel on ne pourra jamais voler cette histoire,

« À Lourde, au départ, les habitants étaient méfiants, sinon hostiles. En général, une fois que les Pheuillus sont installés quelque part, les gens ne les quittent plus, du moins tant qu'ils ne leur ont pas trouvé un sens pour eux-mêmes, une place parmi eux. Et c'est ce qui s'est finalement passé à Lourde. Ils ont réalisé que cela représentait du travail. Notre projet était de traverser le village en deux ans... Les Pheuillus ont besoin d'eau. Il fallait leur trouver des champs, demander aux paysans l'autorisation de les y installer. Et les plus hostiles sont progressivement devenus les plus proches. Au bout d'un an, ils se sont ouverts... Si les gens finissent par les adopter, c'est parce que les Pheuillus sont des personnages de feuilles mortes, qu'ils sont fragiles et qu'ils sont en mouvement. La dimension végétale et plastique est très importante. On peut parler à leur sujet de sculptures ou même d'installations végétales mobiles. Au premier contact, la plupart des gens pensent qu'un Pheuille est moche, qu'il ressemble à un mort. L'idée de mort revient toujours. Elle est une base d'échange solide avec les habitants et entre les habitants. À force de discuter entre eux, ils finissent par parler d'une œuvre et cette œuvre finit probablement par leur parler d'eux-mêmes. C'est ce qui n'est pas réel qui donne la réalité des choses... Un jour, tout le monde a voulu avoir un Pheuille dans son jardin. Au plus fort de la migration de Lourde, on en a compté davantage que d'habitants... Je suis loin d'avoir compris tout ce qui s'est passé dans cette histoire entre les habitants et les Pheuillus. Il me reste encore pas mal de secrets à découvrir. »

Phéraitille aimerait savoir à partir de quel moment un Pheillu devient une œuvre dans l'esprit des gens, ce qui peut encore les faire rêver aujourd'hui, qui ils sont, ce qui les anime, les histoires nouvelles qui pourraient embrasser leur imagination... Puis, de fil en aiguille, se tournant vers un passé pas si lointain que ça, un passé ni meilleur ni pire qu'un autre, il se demande pourquoi tant de choses qui étaient possibles il y a dix, quinze ou vingt ans, ne le sont plus ou sont devenues si difficiles à réaliser, pourquoi l'univers du « théâtre de rue » et l'espace public ont à ce point changé, pourquoi il lui semble que la culture en général était à la pointe des choses, telle une figure de proue, qu'il y avait une attente plus ardente à l'égard de la culture, de l'espérance peut-être, comme si elle était porteuse de réponses plus nettes, et pourquoi tout se passe comme si elle n'osait plus se mettre en avant ou n'osait plus parler à voix haute... Et pourtant le même Phéraitille a trouvé une réponse au trouble qu'il énonce vis-à-vis de son temps. Miroirs à peine déformés de notre intime étrangeté, impeccables reflets de nos interrogations d'aujourd'hui, témoins de la terre d'où nous venons, de la terre où nous retournerons, hautes figures d'une nature partout menacée, les Pheillus illustrent ce nouveau rapport plus intime, plus individualisé à l'art et aux récits qu'il invente, partout visible maintenant. À rebours des fresques glorieuses et exhaustives du théâtre de rue des années quatre-vingt-dix, moins directement politique, moins directement utopique, collectif ou radical. Puissamment fragile. Visiblement minoritaire. Tels sont les récits de maintenant. Leur fracas n'en est pas moindre pour autant.